

L'oeuvre de la femme à l'Exposition nationale : III : le restaurant sans alcool

Autor(en): **Gobat, Marguerite**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le mouvement féministe : organe officiel des publications de
l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses**

Band (Jahr): **2 (1914)**

Heft 23

PDF erstellt am: **23.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-249641>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

de peine à réaliser dans la Suisse romande ont produit les résultats les plus bienfaisants. Le gaspillage des forces a été évité et le travail de chacun rendu plus fécond. M^{me} Zellweger unissait à un degré rare les qualités nécessaires pour diriger et animer d'un même souffle les différentes manifestations de l'esprit de solidarité féminine : une piété profonde exempte d'étroitesse, une grande perspicacité psychologique, un courage et une confiance inlassables, l'esprit pratique qui voit les difficultés et sait les surmonter, enfin la force de volonté, condition essentielle de réussite. Elle avait vu de trop près les tares de notre civilisation, les injustices et les vestiges de barbarie que nos brillants dehors dérobent à l'observateur superficiel, pour ne pas se rallier aux aspirations du féminisme. Sans prendre une part active à ce mouvement, elle appelait de tous ses vœux le jour où la femme collaborerait à la vie publique et mettrait au service de la communauté les qualités spéciales dont elle est douée. C. H.

* * *

II. M^{me} C. Stocker-Caviezel.

C'est le soir du 1^{er} août que la doyenne de notre féminisme suisse, M^{me} Stocker-Caviezel s'est doucement endormie. Elle avait été malade une année entière, et cette épreuve avait été dure pour elle : être condamnée à l'immobilité, quand tant d'énergie, tant d'ardeur pour l'action vivaient encore en elle. Il lui avait fallu de longues luttes pour accepter de ne pas se guérir, de renoncer à son champ d'action ; petit à petit, elle y était arrivée, ne parla plus de guérison, mais baissa rapidement. Le désir de vivre, qui avait été si fort chez elle, s'éteignit et sombra dans l'apathie. Heureusement sa fin fut paisible, et il lui fut épargné de voir les horreurs de la guerre déchaînée dans toute l'Europe.

Elle était née le 16 janvier 1829. Les paroles du psalmiste semblent s'appliquer à son cas : « Le meilleur de ma vie a été le travail ». Mais il faut entendre par ce mot, et elle aurait été d'accord, le travail *pour les autres*. C'est par là que sa vie a été riche, et a eu sa pleine valeur. Jusqu'à sa dernière heure, elle a infatigablement travaillé pour la cause au service de laquelle elle s'était consacrée : l'amélioration sociale, juridique et économique du sort de la femme. Son intelligence aiguisée, sa compréhension nette avait fait d'elle une suffragiste ; mais elle avait l'esprit trop clair et des vues trop étendues pour ne pas reconnaître que, dans ce domaine, les théories ne suffisent pas, et que les femmes doivent être préparées à l'accomplissement des grands devoirs publics. Cette tâche lui semblait devoir être celle de la Société d'Utilité publique des Femmes suisses, et c'est à cette Société qu'elle a voué la plus grande partie de son temps et le meilleur de ses forces. Elle faisait le trait d'union entre celle-ci et des Sociétés plus avancées, cherchant à éveiller partout la sympathie et la compréhension réciproques. Et elle y a réussi, la preuve en est la fréquente collaboration de la Section zuricoise de l'Utilité publique et de l'Union für Frauenbestrebungen, collaboration qui la remplissait de joie et de confiance dans l'avenir.

Mais elle n'agissait pas seulement par ses paroles, mais aussi par son exemple. Toutes celles qui ont travaillé avec elle savent avec quelle conscience elle accomplissait ses devoirs, avec quelle fidélité elle remplissait les moindres tâches dont elle s'était chargée. Les prétextes si faciles derrière lesquels se cachent souvent l'indifférence, l'amour de ses aises, la négligence, ne trouvaient aucune grâce devant elle. Comme collaboratrice, elle était inappréciable, toujours prête à aider, à seconder dans les moments difficiles. On ne lui demandait jamais un service en vain. Et

jusque dans son âge avancé, elle avait conservé un enthousiasme juvénile qui rendait son approche bienfaisante.

Nous lui devons beaucoup, et nous ne pouvons mieux nous acquitter de notre dette envers elle qu'en travaillant dans son esprit : en avant et haut les cœurs !

(Traduction libre des « Frauenbestrebungen »).

AVIS. — L'abondance des matières nous oblige à renvoyer à notre prochain numéro la publication d'un second article sur le mouvement suffragiste anglais, tel que nous l'avons étudié et écrit.

La Rédaction.

L'Œuvre de la Femme à l'Exposition nationale

III.

Le Restaurant sans alcool

Un des jolis coins de l'Exposition nationale, ce restaurant organisé et dirigé par la société des femmes zuricoises pour l'exploitation des restaurants sans alcool. On y arrive par la porte de la Länggasse qui, pour n'être pas l'entrée principale et se trouver moins encombrée de camelots, de gardes, de voitures et de foule, n'en a que plus de cachet et échappe à la banalité des constructions en usage pour les expositions. Il en est de même du restaurant, une coupole très simple flanquée de deux ailes qui abritent la section de l'art de l'ameublement. Des plus simples aussi la décoration de l'unique salle, ronde, blanche : des colonnes droites sans chapiteaux et au plafond une fresque du peintre Boss. Cinq cents personnes peuvent aisément y trouver place et la terrasse est assez grande pour en recevoir autant. Une galerie couverte, située derrière le restaurant relie les deux ailes du bâtiment. C'est là que le personnel, exclusivement féminin, prend ses repas, là que l'on nettoie les légumes, etc. Les installations sont d'ailleurs des modèles du genre, et j'ai pu m'assurer à plusieurs reprises que le service est exécuté à la perfection. Le restaurant sans alcool mérite donc bien la faveur dont il jouit parmi le public de l'Exposition — les dimanches on a servi jusqu'à 4000 repas à midi. Il employait, avant la crise qui a failli mettre fin brusquement à l'Exposition, 124 jeunes filles. Cent ont été congédiées et le petit nombre qui reste suffit parfaitement à l'exploitation actuelle.

A la foule des premiers mois a succédé la solitude et le silence. Les jardins si jolis qui s'étendent devant le restaurant sont à peu près abandonnés, mais les fleurs qui, dans le désarroi général, n'oublient pas leur mission de beauté et de joie, dessinent sur les pelouses vertes, des arabesques diaprées. Deux fontaines surmontées de statues, œuvre du sculpteur Haller, accompagnent du bruit argentin de leurs eaux abondantes, les bribes de mélodie qui arrivent, assourdies, de la section des instruments de musique qui fait partie du même groupement. Une plate-bande de soucis d'un jaune éclatant tapisse le pied de l'édifice. Que ne peut-on conserver ce coin charmant, pour la joie des yeux et le plus grand profit du public ? Car ces restaurants, comme l'Association des femmes zurichoises en a créé successivement douze à Zurich, dans l'espace de vingt ans à peine, sont un grand bienfait et un exemple à imiter par toutes les localités pour lutter contre les tentations de l'auberge.

Les débuts de la vaillante phalange qui, à cette époque se nommait « Société féminine de tempérance et de salut public » remontent à 1894. Cette année-là, une vente ayant produit la

somme de 17.000 fr., le premier restaurant, pouvant contenir une soixantaine de personnes, fut ouvert à Zurich. Cet établissement prospéra si bien et rendit de si grands services, que, trois ans plus tard, en 1897, cinq restaurants sans alcool, organisés sur le même principe, mais beaucoup plus grands, fonctionnaient dans la ville de la Limmat. L'année suivante, le grand restaurant « Charlemagne » fut acquis, agrandi, restauré pour les mêmes fins, et un restaurant plus petit organisé dans un des quartiers extérieurs de la ville. En 1900, l'association pouvait inaugurer son hôtellerie du Zurichberg, qui loge 90 pensionnaires et 45 employées. Enfin quatre autres restaurants vinrent depuis lors s'ajouter aux premiers, y compris la Maison du Peuple de la place Helvetia, un des plus beaux et des plus grands restaurants de Zurich. De ces douze établissements, sept appartiennent en propre à l'association des femmes zurichoises, les autres sont loués.

Quant à leur organisation, elle est en rapport avec les exigences modernes : chauffage central, cuisine à vapeur, appareils des plus ingénieux et hygiéniques pour le rinçage de la vaisselle, la préparation des mets, etc. Dans chacun d'eux, on sert des repas dès le matin. Ils sont ouverts à six heures et demie, quelques-uns à cinq heures même, pour permettre aux ouvriers d'y venir déjeuner — on y trouve à toute heure du potage au gruau d'avoine. — Le dîner, servi pour la modique somme de 50 centimes, consiste en une soupe, un morceau de viande avec un plat de farineux, de légumes secs ou de riz, un légume vert ou une compote. Il va sans dire qu'on peut obtenir des repas plus compliqués et plus chers. A l'Exposition, les prix sont un peu majorés et le prix minimum d'un repas est de 70 centimes. Tous les restaurants de Zurich sont ouverts même aux personnes qui ne consomment pas, et qui désirent faire usage des salles de lecture, où des journaux sont à leur disposition.

Et si vous demandez aux organisatrices des restaurants sans alcool comment elles arrivent à accomplir ce prodige de faire si bien, à un prix aussi bas, elles vous répondront : « C'est que nous comptons ». On commence à compter pour l'achat des denrées, tout en prenant les bonnes qualités, ce qui est toujours le meilleur marché. La cuisinière a la consigne de compter lorsqu'elle prépare les mets, qu'elle tranche la viande. Partout on mesure et pèse au plus juste, pour équilibrer la dépense et la consommation, pour éviter le gaspillage.

Tout cela nécessite, à côté d'une organisation supérieure parfaite, un personnel de choix. Et c'est ici que l'Association des femmes zurichoises accomplit une deuxième œuvre sociale, à côté de la première qui est la lutte contre l'alcoolisme : celle de former des employées pour l'exploitation de ses établissements. Elle organise à cette fin des leçons pour les jeunes filles qu'elle reçoit, et qui sont, cela va sans dire, soigneusement choisies. Ce sont des cours de couture, de raccommodage, de repassage, de cuisine, de langues, de gymnastique et de chant. Il y a aussi une école spéciale pour la formation de directrices. En outre, chaque semaine, a lieu une conférence destinée à éveiller l'intérêt des élèves, à former leur jugement. Ainsi on arrive à former un personnel adéquat, depuis la directrice, la secrétaire, l'inspectrice, jusqu'à la simple fille de cuisine. Les employées ont trois semaines de vacances par an, un jour entier de congé chaque mois, un après-midi de dimanche libre tous les quinze jours. Elles portent un costume uniforme fourni par l'établissement. Depuis 1905, la journée de travail de dix heures a été introduite.

Voilà, résumé brièvement, le restaurant organisé à l'Exposition par la Société des femmes zurichoises pour l'exploitation des restaurants sans alcool, œuvre sociale d'une haute portée, éta-

blissement modèle, digne d'être imité partout et de supplanter, de remplacer à l'avenir tous les locaux surannés dans lesquels notre peuple se démoralise, se contamine, et s'empoisonne.

Marguerite GOBAT.

Ce que les Femmes pensent de la Guerre

La banqueroute de la Civilisation actuelle

... Dans cette heure de désastre, pire peut-être que tout ce que notre imagination peut concevoir, nous accusons à la fois les hommes et les femmes. Nous sommes tous également responsables de ces flammes de haine qui vont détruire ce qu'ont créé et produit des millions de mains et de cerveaux humains, et qui vont tuer des centaines de milliers d'hommes dont la destinée aurait été de collaborer à l'œuvre de civilisation. Nous sommes tous également coupables : les hommes, parce qu'ils ont fait un dogme indéracinable de cet esprit de haine et de destruction, et parce qu'ils l'ont entretenu en organisant la société sur les bases d'un immense camp de guerre. Et nous autres femmes, nous sommes coupables aussi parce que nous avons laissé le champ libre à ces procédés antisociaux, sans user de toutes nos forces constructives pour contrebalancer ce fatal esprit de destruction. En nous contentant d'être humbles et patientes, lorsque nous réclamions notre droit à participer à l'organisation et à la direction de l'Etat, nous avons négligé un des plus grands devoirs qui incombent aux mères d'une race. Et ce sont les générations à venir qui paieront l'échec.

Méditons cette leçon. Retenons-en que tout le travail que nous pouvons accomplir, pour l'amélioration de la vie des hommes, des femmes et des enfants, est inutilement gaspillé, aussi longtemps que le magnifique édifice de la civilisation et de la culture humaine est bâti sur le sable du militarisme, et risque de s'effondrer d'un moment à l'autre sous l'ouragan de la violence organisée. Au lieu d'un monde construit par l'homme seul, travaillons à édifier, par la collaboration des hommes et des femmes, un monde *humain*.

(*Jus Suffragii*.)

Rosika SCHWIMMER.

La dernière lettre de la Baronne de Suttner aux femmes allemandes

Nous n'avons pas besoin de rappeler à nos lecteurs que la baronne de Suttner, l'apôtre le plus ardent et le plus connu peut-être du pacifisme, est morte il y a deux mois — juste à temps pour ne pas voir la négation brutale de tous les principes auxquels elle avait consacré sa vie. La lettre dont nous reproduisons quelques fragments, adressée à la Ligue des Femmes allemandes pour la Paix, emprunte donc aux circonstances une frappante actualité. (Réd.)

... Le temps s'approche de plus en plus où les femmes siègeront dans les conseils de la nation, auront une voix dans la direction des affaires politiques ; et il leur sera alors possible, non pas comme aujourd'hui de protester en vain contre toute atteinte à la civilisation, mais de travailler activement et pratiquement à éviter ce fléau.

Entendons-nous bien : ce n'est pas l'œuvre de la femme seule de faire la guerre à la guerre. Déjà beaucoup de forces masculines s'emploient à limiter les armements, à réconcilier les nations ennemies, à dénoncer les pratiques intéressées des fabricants d'armes. Nous voyons les juristes, les économistes, les travailleurs, les commerçants, se plaindre, chacun à son point de vue, de l'effroyable inutilité de la guerre ; les ecclésiastiques de toutes les tendances s'organisent pacifiquement ; et maintenant les femmes entrent en lice. Que feront-elles ? Quelle tâche spéciale s'ouvre devant elles ? C'est la question qui se pose.

Il est évident que nous pouvons ici, dans la mesure de nos connaissances et de notre influence, travailler dans les mêmes domaines que les hommes. Mais nous pouvons faire plus, et ce à quoi se refusent la plupart d'entre eux, parce qu'ils ne veulent pas paraître sentimentaux : nous pouvons laisser parler notre cœur. Au nom de l'amour, ce sentiment sacré entre tous, qui est du ressort essentiel de la femme ; au nom de la bonté, qui rend l'homme véritablement « humain » ; au nom de notre conception religieuse, quel que soit Celui vers lequel se tournent nos prières, nous combattons la guerre.